

Dossier de veille éditoriale



Table des matières

L'auteure	3
La maison d'édition	5
L'oeuvre	7
Analyse:	7
La femme:	8
Le corps	11
L'écriture.....	13
Le rire	14
Jugement personnel:	15
 Revue de presse	 16
1. La presse écrite	16
1.a. Les Critiques littéraires	16
1.b. Les journaux nationaux	18
1.c. La presse régionale	23
2. La presse audio-visuelle	23
 Les prix et les sélections	 27
Sitographie	29



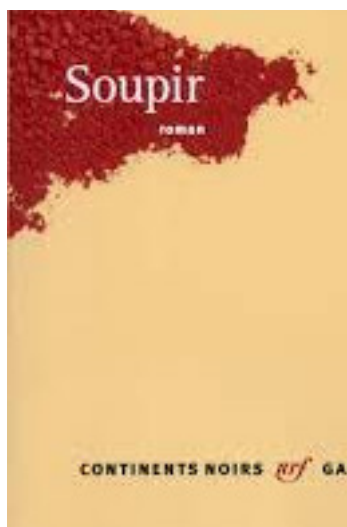
L'auteure



Le Rire des déesses est un roman de fiction écrit par Ananda Devi et publié le 1er septembre 2021 chez la maison d'édition Grasset. Ananda Devi est une auteure Mauricienne d'origine indienne née le 23 mars 1957. Elle est de ce fait familière de plusieurs langues (le français, le créole, l'anglais et le télougou). Dès son enfance, elle se passionne pour l'écriture en écrivant essentiellement de la poésie. À 15 ans, elle remporte un concours d'écriture organisé par Radio France, qui publie sa nouvelle.

Ananda Devi publie son premier recueil de nouvelles à 19 ans. Elle obtient un doctorat d'anthropologie sociale à l'École des études orientales et africaines de l'université de Londres. Après ses études, elle revient à sa première passion, la littérature, et publie son premier roman dans une maison d'édition africaine. Puis elle publie ses oeuvres chez différents éditeurs, notamment l'Harmattan, Gallimard et aujourd'hui Grasset. À travers ses différents romans et nouvelles, elle offre aux lecteurs une vision de l'île Maurice moins idyllique que la vision officielle transmise aux touristes.

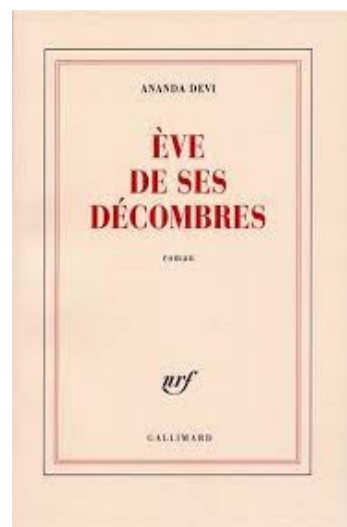




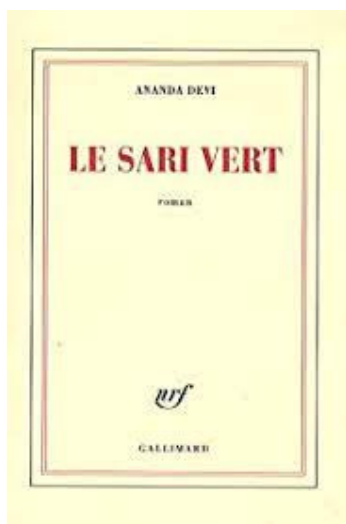
Soupir (2001)



Pagli (2001)



Ève de ses décombres (2005)



Le Sari vert (2009)



Les Jours vivants (2013)



Manger l'autre (2018)

La maison d'édition

Les éditions Grasset, anciennement appelées « Les Editions Nouvelles » sont fondées en 1907 par Bernard Grasset. Le succès est rapidement au rendez-vous, car la maison gagne successivement 2 Goncourts en 1911 et 1912, pour *Monsieur des Lourdines* d'Alphonse de Chateaubriant et *Filles de la pluie* d'André Savignon. Les éditions Grasset ont ensuite publié de nombreux grands auteurs, tels que Marcel Proust, André Mauroix, Paul Morand, Louis Hémon, ou encore Giono et Malraux. Bernard Grasset est le père des tirages à 10 000 exemplaires - car la norme était de 2500 -, de la publicité littéraire, et de l'envoi en service de presse. Il est donc un des pionniers de l'édition actuelle.

La deuxième guerre mondiale et une accusation de collaboration forcent Bernard Grasset à arrêter l'édition en 1944. Il en reprend la direction 6 ans plus tard, en 1950. Il signe notamment Hervé Bazin, avant de céder le capital de sa maison à la maison Hachette en 1954. C'est ensuite le neveu de Bernard Grasset, Bernard Privat, qui reprend les rênes de Grasset. Les éditions Grasset deviennent, en 1967, suite à une fusion avec Fasquelle, les éditions Grasset & Fasquelle.

Bernard Privat se retire ensuite en 1981. Jean-Claude Fasquelle devient alors PDG des Editions Grasset & Fasquelle. C'est aujourd'hui Olivier Nora qui est à la tête de la maison d'édition. 160 nouveaux titres sont publiés chaque année. Les principales collections sont: Cahiers rouges, Essais et documents, Littérature française, Littérature étrangère, ainsi qu'un secteur jeunesse.

Le Rire des déesses appartient à la collection littérature française de Grasset. Il est notamment reconnaissable à sa couverture, typique de la ligne éditoriale de la maison d'édition. En effet, la plupart – pas toutes – des œuvres appartenant à cette collection ont un fond jaune clair, avec le nom de l'auteur et le titre en vert. Le titre, s'il est sur deux lignes, sera vert et marron. En-dessous, la mention du genre de l'œuvre, « roman », est également en vert.

Pour sa sortie lors de la rentrée littéraire, le livre est en majeure partie recouvert d'une jaquette de couleur bordeaux, avec le titre écrit en gros, en curviligne, et en blanc. Au centre du titre, « rentrée littéraire » est écrit en noir, et la mention « roman » en blanc. En bas à droite, le nom de la maison d'édition est rappelé, également de couleur blanche.

Concernant le choix des œuvres, Grasset n'a pas de ligne éditoriale précise. Ce qui est important pour les différents acteurs de la maison, c'est un certain « électionisme romanesque », c'est-à-dire l'envie de découvrir de nouvelles choses. Très peu de romans abordent l'Inde comme Ananda Devi le fait. Le pays est souvent idéalisé, mais Ananda montre le point de vue des plus démunies. Également, les femmes indiennes n'ont pas souvent droits de parole, encore moins les prostituées. Non seulement *Le Rire des déesses* met en avant ces femmes, mais la narratrice n'est autre qu'une hijra, ce qui est très rare dans la littérature française, voire n'a jamais été fait.



L'oeuvre

Analyse:

Le roman d'Ananda Devi dénonce. Il met des mots sur la situation des femmes en Inde, la société patriarcale, mais aussi la supériorité des hommes de religion.

La religion

Tout d'abord, Ananda Devi choque à travers la relation qu'entretient Shivnath avec Chinti, et dénonce les hommes de dieux. Shivnath est montré comme un homme servant les dieux indiens, un swami respecté de tous. Veena est ravi de le voir arriver dans la Ruelle, et pense que cela change des hommes qu'elle reçoit habituellement car il a l'air « civilisé ». Mais à peine Shivnath arrive-t-il dans le livre que le lecteur déchanté, « Sérieuse erreur. S'il y a des hommes dont on ne peut pas dire qu'ils sont civilisés, ce sont les hommes de dieu », écrit l'auteure à la page 33. Shivnath est un personnage qui n'a pas l'air d'avoir sa place dans la Ruelle. On voit qu'il n'appartient au même monde que les prostituées, et toutes sont attirées par lui, même la redoutable et fouguese Veena. Il va jusqu'à attirer la curiosité de la petite Chinti. Mais très vite, Ananda Devi révèle le vrai visage de l'homme. Shivnath est un homme qui s'est élevé dans la société. Lui-même se prend pour un Dieu, ayant mis une statue de lui au centre de son temple. A la fin du roman, il parle même de « Lui », avec un « L » majuscule, comme on parlerait d'un homme unique, d'une puissance supérieure, de Dieu. Shivnath pense avoir tous les droits dû à son statut, et n'hésite pas à en jouer pour avoir le soutien de la population. Il dit aller voir les prostituées pour suivre l'exemple de Gandhi, qui a dormi nu entre ses jeunes nièces pour prouver son abstinence. Mais les prostituées savent que c'est faux. Il s'intéresse à Chinti, alors qu'elle n'a que 10 ans. Il ressent un vrai désir pour elle, et veut la faire sienne. Certains passages du roman dérangent. Certains chapitres sont écrits d'un point de vue interne, celui de Shivnath. On lit toutes ses pensées, et elles mettent mal à l'aise le lecteur. Alors qu'il a emmené la petite fille chez lui, il la dévore du regard. S'il veut attendre avant de la toucher, son corps parle pour lui. Il regarde le corps de Chinti d'une manière malsaine « la lumière coule sur elle, sa peau, son front, ses mains, la caresse, la voile d'or » (p. 132) et il a des pensées qu'il ne devrait pas avoir envers une enfant « Pour l'instant, seul son regard peut la posséder ». Il la désire ardemment, et la seule solution qu'il trouve pour faire accepter cela au peuple, est de faire de Chinti la réincarnation de la déesse Kali. Il l'emmène à Bénarès,

dans un temple. Il lui a donné du chanvre indien pour la faire dormir, et veut enfin la posséder. Il demande même aux dieux de lui prêter force et vigueur. Mais les dieux se retournent contre lui, et montrent leur mécontentement face à cet acte impardonnable que Shivnath s'apprête à faire. Il est prêt à souiller une enfant, mais aussi le temple dans lequel il se trouve. Mais les dieux le punissent, et Shivnath se retrouve impuissant : il n'arrive pas à bander. De colère, il essaye d'étrangler l'enfant. Ananda Devi montre la religion indienne souillée par les swami, qui sont des imposteurs. Ils profitent de leur pouvoir, et se pensent au-dessus du peuple. En Inde, les religieux ont tout autant de pouvoir que les hommes d'état. Cependant, ils sont pervers et profitent de leur pouvoir. Shivnath est une représentation de ces hommes, et de tous les vices qu'ils possèdent.

La femme:

Ananda Devi montre également les différents visages de la femme : la mère, la fille, la déesse, la transgenre. La femme est d'abord mise en avant dans la construction du roman. En effet, ce dernier est divisé en quatre parties distinctes, nommées selon le personnage au centre de cette partie : Chinti, Sadhana, Veena et Shivnath. Les trois premières parties mettent en scène des femmes des prostituées et des hijras, tandis que la quatrième est celle d'un homme. Cependant, la quatrième partie est la plus petite. Les femmes, n'ont pas le droit de parole en Inde, qui est un pays gouverné par le patriarcat. Or, rien que dans la forme de l'œuvre, Ananda Devi retourne la situation en donnant la majorité de la parole aux femmes. Elles sont aussi en supériorité numérique par rapport à Shivnath. On peut également couper le roman en deux parties. La première moitié du roman montre les prostituées vivant dans la Ruelle, dans la plus grande des misères, tandis que la deuxième montre la révélation de leur puissance.

La mère, tout d'abord, est vue à travers plusieurs personnages. La représentation la plus évidente est Veena, la vraie mère de Chinti. Au début du roman, Veena n'aime pas sa fille, et le lui fait savoir. Au début du roman, Veena n'aime pas sa fille, et le lui fait savoir. Elle ne lui donne pas de prénom, la nourrit à peine, et la garde cachée derrière une paroi. Cependant, au fil du roman, son instinct maternel et protecteur se révèle envers sa fille. Cela commence par de la jalousie, qu'elle révèle devant Shivnath lors de la mort de Bholi « Comme si c'était elle, sa mère ! » (p.57). Cet instinct de protection envers sa fille se développe ensuite de plus en plus. Elle est prête à tout pour la protéger de Shivnath, quitte à mettre sa fierté de côté, alors que c'est une femme très fière. Elle cherche d'abord à enlaidir sa fille pour que Shivnath ne la regarde plus, puis

essaye d'user de ses propres charmes pour détourner Shivrath de ceux de Chinti. Mais cela ne fonctionne pas. Chinti est prise par Shivrath, et c'est la guerrière qui se révèle en Veena. Elle est prête à tout endurer pour sauver son enfant, quitte à tuer. La deuxième figure maternelle est Sadhana. Cheffe des Mais cela ne fonctionne pas. Chinti est prise par Shivrath, et c'est la guerrière qui se révèle en Veena. Elle est prête à tout endurer pour sauver son enfant, quitte à tuer. La deuxième figure maternelle est Sadhana. Cheffe des hijras, elle a servi de mère de substitution à Chinti. Rêvant d'adopter l'enfant, Sadhana lui a enseigné comment devenir une femme, à se tenir droite, à s'habiller, à mettre des bijoux, et à danser. Elle considérait Chinti comme sa propre fille. Chinti elle-même, du haut de ses 10 ans porte la figure de mère, puisque Shivrath la fait appeler « Mata » (p. 147) par ses serviteurs, ce qui signifie « Mère ». En tant que réincarnation de la déesse Kali, elle devient la mère de tous. Enfin, la ville de Bénarès est comparée par Veena à une mère à la fin du roman dans une personification, la mère de la mort. Et Veena personnifie aussi la mort, comme étant la mère de tous.

Ensuite, Chinti représente la fille. Fille de Veena, elle est choyée par toutes les femmes de la Ruelle, prostituées et hijras. Chinti est une figure de l'innocence, dans ce décor perverti par le sexe et la haine. Elle ne se rend pas compte de certains de ses actes, comme lorsqu'elle emprunte les papillons de Bholi, et provoque son suicide. Chinti est aussi l'espoir des femmes de la Ruelle. Pas encore abîmée par la vie, la petite fille fait rire les prostituées, et leur permet de sortir de ce quotidien infernal. Cependant, la réalité du monde la force à grandir trop tôt. À l'âge de 8 ans elle découvre le sexe à travers la paroi. Elle voit sa mère et les autres femmes au travail à travers les murs du bordel, et les hommes venir à la chaîne dans les chambres. À 10 ans, elle cherche à prendre soin d'elle, elle commence à mettre ses formes en valeur dans les saris, à mettre des bijoux, et à danser. Veena voit même son enfant comme une rivale. Seulement, Chinti est trop petite pour avoir ce genre de préoccupations. Elle est ensuite présentée au monde comme une réincarnation de Kali, la grande déesse destructrice. Elle doit jouer un rôle, et jouer sur la paraître pour être à la hauteur des attentes de Shivrath. Le lecteur la voit évoluer à travers les chapitres, passer de petite fourmi – Chinti veut dire fourmi – à une jeune femme, pour enfin redevenir l'enfant qu'elle est réellement à la fin du roman. Chinti n'est pas Kali, mais la fille de Kali, la déesse étant réincarnée dans les femmes de la Ruelle. Et la plus puissante d'entre ces femmes, Veena, est venue chercher sa fille.

La religion étant au centre de l'œuvre, il paraît normal de parler des dieux hindous. Mais seule une déesse ressort, Kali. Aussi appelée « la déesse noire », la déesse Kali est la destructrice du mal sous toutes les formes. Elle est souvent représentée nue, avec des

longs cheveux noirs et de grandes parures de bijoux. Kali est également caractérisée par ses nombreux bras, et le troisième œil qui se trouve sur son front, et qui symbolise la sagesse. Dans le roman il est dit que la déesse est décrite dans les textes sacrés comme étant « la Mère, le Temps, le Noir, la Colère, l'Effroi. Kali est l'amour destructeur. (p. 61) Si tout au long de l'œuvre, Chinti est vue comme la réincarnation de Kali à cause de sa grande beauté, on découvre qu'en réalité, la déesse est en chaque femme de la Ruelle. Les prostituées sont effectivement appelées plusieurs fois « filles de Kali ». Lorsque Shivnath commence à poser son regard sur Chinti, Veena devient la mère, mais aussi la protectrice de Chinti. Elle sent le mal en la personne de Shivnath. Et quand Shivnath emmène Chinti avec lui, ce sont tous les instincts de Veena qui se réveillent, et une forte envie de vengeance. Il en est de même pour toutes les femmes qui suivent Veena et Sadhana dans le pèlerinage qui les mènera à l'enfant. De plus, les prostituées, sont souvent représentées nues, pareilles à la déesse. C'est surtout à la fin du roman que la transformation a lieu. Arrivée à Bénarès, les femmes renversent et détruisent tout sur leur passage. Et cela par amour pour Chinti. Alors que Shivnath étrangle Chinti dans le temple, il entend du bruit, et pense voir les statues du temple bouger. Il ne reconnaît pas directement les femmes de la Ruelle. Puis, pour la première fois, il voit toutes ses peurs devenir réalité. « Maintenant, seulement maintenant, Shivnath comprend que les statues et les filles de Kali étaient les mêmes, tout ce temps, déesses cachées sous leur forme la plus humble. » (p.231) Les femmes sont venues réclamer vengeance, et anéantir le mal, représenté par Shivnath. Rattrapé par la colère qui émane de ces femmes, Shivnath saute par la fenêtre et en meurs.

Aussi, alors que ce n'était pas dans son projet initial, Ananda Devi a décidé d'inclure les hijras dans son œuvre. En Inde, les hijras sont considérées comme appartenant à un troisième sexe, ni homme ni femme. Ananda en parle dans le journal Nice-matin comme d'une communauté connue, et à la fois mènent une vie difficile, dans laquelle elles sont souvent victimes de violence, car elles ne sont pas acceptées. Les hijras sont aussi parfois utilisées par le cinéma Bollywoodien pour donner un effet comique à un film. Ananda Devi veut donner une autre vision de ces femmes persécutées par la société. Bien qu'elle soit la narratrice, on ne découvre Sadhana, la cheffe des hijras, qu'à partir de la page 75. Elle raconte son passé difficile, et la manière dont elle a été rejeté par sa famille. Elle peut peut-être faire un parallèle avec Chinti, qui est également rejetée par sa mère. Elle évoque le traumatisme subi par toutes les hijras, celui d'être émasculé. Pour avoir le soutien de leur déesse, l'opération doit se dérouler sans anesthésie. C'est donc dans la douleur que ces femmes entament leur vie d'hijra, et c'est comme cela qu'elles la continueront. Cependant, Sadhana montre au lecteur tout le soutien et la bienveillance qu'elles s'apportent entre-elles, notamment avec

Réhane. Réhane est une autre hijra souffrant du cancer, qui est également celle qui aide Sadhana à supporter sa vie, et le regard des autres. Veena est d'abord jalouse de ces femmes qui s'occupent de Chinti comme de leur fille. Mais elle accepte de faire alliance avec Sadhana pour retrouver Chinti. A travers le pèlerinage, la vision qu'ont les citoyens sur les hijras est mise en exergue. « Troublés par ce qu'ils perçoivent en nous d'étrange, la haine et la peur se mélangent dans leur ventre. Certains demandent notre bénédiction, d'autres nous ignorent, d'autres encore nous insultent. » (p. 167) Quand elle s'éloigne du cortège, un homme essaye de violer Sadhana. Pourquoi ? Par simple curiosité. Mais sauver par Veena, elle fait ensuite la route avec cette dernière. C'est comme une transformation, comme si elle était enfin totalement acceptée par les autres femmes, en tant que femme à part entière. Alors qu'elles sont rejetées par la société, la déesse Kali elle-même accepte leur statue de femme en se réincarna en elles.

Ananda Devi montre toutes les facettes de la femme, mais elle dévoila aussi la vision qu'on les hommes de ces femmes « de petite vertu ». Ils n'ont aucune considération, ou respect pour les prostituées et les hijras, et ne les considèrent pas réellement comme faisant partie de la société. Quand les hommes vont voir les prostituées, ce n'est que pour soulager leurs pulsions, et ils couchent avec certaine par curiosité. Kavita, une prostituée, est née aveugle. Mais elle est très populaire, car les hommes veulent voir de quoi elle est capable sans vision. Janice n'est pas décrite avec un joli faciès, mais elle a un corps très désirable. Etant tout ce qui intéresse les hommes, Janice est également très sollicitée par les hommes. Ensuite, Ananda Devi a eu l'idée du pèlerinage, car il est très courant que les prostituées accompagnent les pèlerins pendant leur voyage. Elles peuvent être sollicitées à tout moment, de la journée ou de la nuit. Les pèlerins peuvent ensuite laver leurs péchés dans les eaux du Gange, mais pas les prostituées, qui sont considérées comme trop impures. Elles sont justes là pour satisfaire les besoins primaires des hommes. Cependant, le reste du temps elles sont mises à l'écart du groupe. Elles ne sont considérées par les hommes que comme des objets, que l'on peut utiliser et jeter à sa guise.

Le corps

Tout au long du roman, Ananda Devi joue avec les odeurs, les sensations, le toucher, et cela se répercute autant dans l'ambiance du décor que dans la vision qu'elle nous donne du corps. Le champ lexical du corps est utilisé tout au long du roman dans des visées différentes. Il est d'abord fortement utilisé dès les deux premières pages « corps, nu, flancs, visage, narine, chair, dos, mains, torse ». Tous ses mots sont utilisés pour parler d'une enfant, dont on ne connaît pas encore le nom. On découvre dans des visées différentes. Il est d'abord fortement utilisé dès les deux premières pages « corps, nu, flancs, visage, narine, chair, dos, mains, torse ». Tous ses mots sont utilisés pour parler d'une enfant, dont on ne connaît pas encore le nom. On découvre

plus tard qu'il s'agit de Chinti, mais avoir une telle vision d'une enfant met le lecteur mal à l'aise dès le premier chapitre et annonce un des thèmes majeur de l'œuvre, la pédophilie. Ce champ lexical est ensuite réutilisé aux pages suivantes, mais dans un but totalement différent, la découverte du corps de la mère par un enfant. Chinti voit le corps de sa mère comme un moyen de réconfort. Elle décrit des parties qui sont en général sexualisées, comme la poitrine et les mamelons. Mais lorsqu'elle voit pour la première fois un homme utiliser le corps de sa mère pour son plaisir, le regard de Chinti change. Ananda Devi décrit le rapport entre Veena et l'homme comme une lutte entre deux animaux. Le corps de Veena n'est plus vu que comme un objet de plaisir pour l'homme. Cette description contribue à montrer la dureté de la vie des prostituées, qui endure cela plusieurs fois par jour, sans rien avoir demandé. Les jambes de Veena sont comparées à des « poissons morts », son corps est écrasé par l'homme. Et seul l'homme prend du plaisir à la fin de l'acte. Quand Veena revient se coucher avec Chinti, l'enfant voit le corps de sa mère différemment. Elle le regarde et le sent de haut en bas, le cou, la poitrine, le ventre, les cuisses, les pieds, mais ce n'est plus un corps rassurant qu'elle a auprès d'elle.

Ensuite, à la page 48, l'auteure montre comment les femmes de la Ruelle prennent soin de ce corps pour éviter de trop penser et échapper à la réalité. Elles lavent leur cheveux, se mettent du vernis, et choisissent de beaux saris. Mais le corps ne ment pas, et Chinti sait que « ce qui sort de leur bouche est mensonger. » Le corps parle, que ce soit par « la courbure d'une nuque, la dérobade d'un œil sombre, l'incertitude d'une bouche ». (p. 48-49)

Mais le corps est aussi symbole de désir, et révèle les envies. Quand Shivnath voit Chinti pour la première fois, Shivnath la regarde, « son corps, ses os, sa masse de cheveux que la malnutrition et la saleté ont teints de rouge, sa bouche de chagrin [...] » et pourtant, malgré cette description peu attirante de Chinti, le corps de Shivnath réagit. « Un frisson le parcourt ; surtout au bas de son abdomen. » Il la prend ensuite sur ses cuisses et « cette cuisse se met à trembler ». Le lecteur comprend alors quelles

sortes de pensées commence à avoir l'homme envers l'enfant. Il rêve ensuite d'elle et de posséder son corps. Veena, prête à tout pour protéger sa fille, se sert alors de son propre corps pour provoquer l'envie de Shivrath. Mais Chinti commence à prendre soin d'elle, et à devenir de plus en plus belle. Son corps devient signe de son évolution. Shivrath veut qu'elle est des cheveux longs, qu'elle souligne sa taille et ses épaules à l'aide d'habits, et qu'elle mette des bijoux au nez, aux oreilles, au cou, aux poignets et aux chevilles.

A la fin du roman, le corps redevient celui de la femme. Veena, d'abord se souvient de son accouchement, et du corps de Chinti alors qu'elle venait de naître. Puis, alors qu'elle marche, Veena a ses règles. Elle laisse le sang couler, caché par sa jupe, et regarde les hommes marcher dedans sans le savoir. Le sang, c'est ce qu'elle décide de laisser aux hommes, c'est là son choix, comme elle dit dans le roman. Depuis le début, son corps est utilisé par les hommes selon leur bon vouloir, mais elle choisit maintenant ce qu'elle veut donner ou pas. Veena en reprend pleinement possession.

Enfin, le corps comme moyen de raconter son histoire. Sadhana garde une cicatrice de son opération, comme les autres hijras. C'est une marque de l'épreuve qu'elle a dû passer pour devenir qui elle est vraiment, et un rappelle de la personne qu'elle a été. Seules les hijras peuvent se comprendre, et toucher leur cicatrice. L'homme qui essaye de s'en prendre à Sadhana à la fin du roman lui touche également sa cicatrice, mais cela lui fait l'effet d'une lame.

L'écriture

Ananda Devi a une écriture très foisonnante et très imagée. Les sens sont mis en avant, que ce soit le visuel, l'olfactif ou le toucher. Le toucher transparaît notamment énormément lors des descriptions du corps, comme nous l'avons vu ultérieurement. Le roman paraît d'autant plus réaliste et touche énormément. Ananda Devi a également un langage très cru tout au long de son oeuvre. Elle ose dire les choses telles qu'elles sont. Le rythme s'accélère au fur et à mesure du roman. Si le début du roman met en place le lieu et les personnages, les phrases deviennent plus courtes, plus rapides, lors de la libération de Chinti, et c'est une véritable apothéose à la fin du roman.

Le rire

Le rire apparaît trois fois dans le roman, mais devient de plus en plus sincère. La première fois, c'est lorsque Sadhana et Veena décident de partir ensemble sauver Chintu. Veena rit, mais le cœur n'y est pas réellement. La deuxième fois, c'est après que Veena ait tué l'homme qui voulait violer Sadhana. La situation ne s'y prête pas, mais c'est un rire de soulagement, venant également d'un sentiment de puissance. Le dernier rire est tout à la fin du roman, après la libération de Chintu. Il est vrai, sincère, et toutes les femmes éclatent de rire. Dans ce roman, le rire rapproche les personnages, et leur rend leur humanité.



Jugement personnel:

C'est d'abord le titre de l'œuvre qui a attisé ma curiosité. Puis, en lisant le résumé, j'ai été intrigué par l'utilisation de prostituées comme personnages principaux de l'œuvre. J'ai beaucoup aimé ce roman, autant par l'écriture de l'auteure, que par les thèmes difficiles qui y sont abordés. J'ai d'abord trouvé l'écriture d'Ananda Devi très originale, voire un peu spéciale. Ce n'était pas un style dont j'avais l'habitude, mais la franchise de ses mots, et l'approche qu'elle a du monde et des corps à travers son écriture n'ont fait que renforcé les émotions qui m'ont traversées à la lecture du roman, parce que qu'il m'a beaucoup touché. Je suis passé un peu par toutes les émotions, et je sais que je l'ai aimé car je l'ai dévoré. Mais j'avais parfois envie de le balancer tellement j'étais indignée par certains événements, comme quand Sadhana est prête à se faire violer, ou quand on voit les pensées de Shivrath envers Chintti. Je pense que c'est là toute la puissance de l'écriture d'Ananda Devi. Les thèmes choquant et dérangeant, mais j'aime beaucoup cela car autant la perversion au sein des hommes de dieu que les viols perpétrés sur les femmes sont une réalité, et je trouve cela très important d'en parler. J'aime beaucoup aussi le côté féministe et clairement engagé de l'œuvre. Les femmes sont souvent vues comme des créatures fragiles, desquelles on peut abuser, et c'est clairement ce que pense Shivrath, mais les femmes cachent une force intérieure qui brûle en elles, et ne demande qu'à être révélée. Chaque femme au final est puissante, et cache une déesse au fond d'elle. Le but d'Ananda Devi était de placer l'action en Inde, mais de ne pas trop parler du pays, pour que toutes les femmes dans le monde puissent se sentir représentées. Et c'est un défi réussi car la déesse Kali n'est pas seulement incarnée par Veena, mais par toutes les femmes de la Ruelle, même celles dont on ne parle pas forcément, car au final elle est en toutes les femmes. Ce roman est également une ode aux femmes marginalisées de la société. Chaque femme a une histoire, a vécu des événements difficiles qui les ont menés à se prostituer pour survivre. Elles n'ont pas voulu faire ça, et cela peut arriver à tout le monde, peu importe le physique, le milieu social, ou l'âge. J'ai donc beaucoup apprécié ce roman, qui m'a donné une claque, et qui pour moi mérite vraiment le prix Femina des lycéens et je pense méritait de gagner le prix Femina.

Revue de presse

1. La presse écrite

Pour cette veille, je n'ai pas eu accès à la presse papier, ce sont donc seulement des journaux et des magazines en ligne qui ont été compilés grâce à la base de donnée Europresse. La plupart des articles et des journaux qui mentionnent Ananda Devi et son roman ne sont pas spécialisés en littérature – il n'y a que Télérâma et Livres Hebdo-, mais parlent de l'actualité en générale, et sont plutôt de gauche-centre. Les journaux et magazines que j'ai compilés sont cependant très populaires en France, Le Monde étant le plus vendu, et à part Nice-matin et peut-être culture-tops, ce sont des journaux connus d'une grande majorité de la population. La plupart des articles ont été publiés avant l'annonce des résultats des prix littéraires, et notamment avant celui remporté par Ananda Devi. Donc le prix n'a pas forcément apporté plus de rayonnement à l'œuvre à travers la presse. Dans cette analyse, je ne mentionnerai pas Livres-Hebdo, qui a seulement fait une déclaration pour le prix Femina.

1.a. Les Critiques littéraires

RENTÉE LITTÉRAIRE 1/2

LE RIRE DES DÉESSES

ROMAN

ANANDA DEVI

Un groupe de prostituées indiennes se révoltent contre l'insoutenable. Une ode aux femmes et à la liberté, portée par une écriture chatoyante.

TTT

Dans une ville indienne au nord du pays, La Ruelle semble un monde à part, avec ses relents d'eau croupie et d'ordures accumulées. Des femmes échouées dans ce cloaque vendent leur corps, pour survivre un jour de plus. Leur beauté ne dure jamais longtemps, leurs vêtements bariolés cachent des traces de boue. Quant aux parfums dont elles s'aspergent, ils ne masquent pas les relents de sperme mal nettoyé. Parmi ces prostituées,

Veena est encore belle, et elle dissimule soigneusement, comme une tare, sa fille Chinti, âgée d'une dizaine d'années. Un accident, ou plutôt une erreur. Mal aimée, ignorant la tendresse, la petite apprend à se taire quand sa mère reçoit des hommes. Mais un jour se présente Shivrath, un soi-disant « saint homme ». Ce manipulateur se laisse séduire par le sourire de Veena, avant de découvrir la petite Chinti et de désirer sa chair fraîche et sa silhouette gracieuse. Quand le faux religieux fait enlever l'enfant, Veena et les habitantes de La Ruelle décident enfin de se révolter.

Entamant son roman comme une fiction sociale sur la condition des femmes dans un pays où l'homme domine tout, la souveraine Ananda Devi ne cesse de déployer et de démultiplier sa puissance narrative. Elle

navigue entre la fable, le réalisme et l'épopée, pour s'emparer à nouveau du thème de l'enfermement social et mental, déjà central dans *Le Sari vert* (2009) ou *Manger l'autre* (2018). Elle explore aussi le conte, à travers la rencontre de l'ogre et de l'enfant, et la mythologie, par le biais du personnage de Sadhana, transsexuel émasculé qui décrit sa métamorphose dans la douleur. Tout au bout de cette histoire remarquable, portée par une écriture chatoyante comme les saris de ses héroïnes, explose *Le Rire des déesses*, tel un cri de guerre, de révolte et de bouleversement. Dans leur défi, les femmes se métamorphosent en une armée furtive, s'unissant pour humilier les tricheurs et sauver l'enfant, symbole de leur liberté pour l'éternité.

— Christine Ferniot

| Éd. Grasset, 240 p., 20€.

La première est faite par Télérâma le 21 août 2021. Télérâma est un magazine culturel français qui fait beaucoup de critiques et qui peut être considéré comme spécialisé. Christine Ferniot, la rédactrice de l'article a un avis très positif, puisqu'elle a donné la note de 5 étoiles, avec la légende « on aime passionnément ». Ce qui est

mis en avant dans cet article est le côté fiction sociale de l'œuvre, puisque l'auteure prend le temps de bien décrire le lieu de vie des prostituées, et la pauvreté dans laquelle elles vivent. L'écriture de l'auteure est également soulignée, notamment dans sa puissance narrative et le mélange des genres qu'utilise Ananda Devi. Ce roman est une véritable réussite selon Téléràma.

« Ode aux femmes »

« écriture chatoyante »

« divine Ananda Devi »

POINTS FORTS

- De même qu'elle a déconstruit dans de précédents ouvrages la carte postale d'une île Maurice idyllique, Ananda Devi emprunte cette fois les ruelles des bas-fonds d'une ville indienne, loin, très loin de l'iconographie du Taj Mahal ou des ors de Bollywood. Indienne d'origine et anthropologue de formation, elle maîtrise son sujet. Le roman est réaliste et décrit par les yeux de l'enfant, de Veeta et de Sadhana la condition épouvantable des prostituées et des hijras sur lesquelles se déchaîne la violence sociale et sexuelle. C'est d'ailleurs lors d'un échange avec des prostituées de Calcutta que l'idée de ce livre est venue à l'auteure.
- Le roman dénonce l'hypocrisie des swami (en tout cas, Shivnath), ces hommes soi-disant pieux qui exploitent les plus vulnérables, les moins éduqués et bâtissent leur fortune sur les dons et leur pouvoir sur les peurs. Du même coup, l'auteur brosse le tableau d'une Inde où les anciennes croyances sont toujours vives.
- Très imagée et travaillée, l'écriture donne lieu à de belles pages.

QUELQUES RÉSERVES

- L'histoire est prévisible, voire rebattue. On voit arriver gros comme une maison le rôle que va jouer Shivnath et quelle réaction il finira par susciter. Le portrait du « méchant » est caricatural et sa fin hallucinante et hallucinatoire fait sourire.
- L'écriture, très foisonnante, est parfois grandiloquente.
- Le dénouement est invraisemblable.

La deuxième critique est publiée par Culture-tops, le 8 décembre 2021. Comparé à Téléràma, Culture-tops n'a pas réellement aimé l'œuvre, et met la note de 2 étoiles, avec la légende « à la rigueur ». L'article met un résumé de l'œuvre, ainsi que 3 points négatifs et 3 points positifs à l'œuvre. Ce qui ressort, c'est que Véronique Roland, qui a écrit l'article a apprécié les thèmes mis en place, mais déplore une fin invraisemblable. En effet, il est peu probable selon elle que des prostituées mettent une ville à feu et à sang pour l'amour d'une petite fille. Elle est cependant mitigée sur l'écriture, qui est mise dans les points négatifs mais aussi dans les points positifs. Le tout reste tout de même décevant dans l'ensemble pour la rédactrice de l'article. Cependant, pour moi cette critique perd beaucoup de crédibilité, car Veena, la mère, est appelée Veeta tout au long de l'article.

Les deux critiques ont vraiment un avis opposé sur le roman. Cependant, les deux auteurs saluent le placement de l'histoire en Inde. Pays d'origine d'Ananda Devi, les

descriptions visuelles et olfactives sont très proches de la réalité, et ne montrent pas un pays idyllique, comme sur les cartes postales. Cependant, l'avis sur l'écriture est mitigée, très aimée par Christine Fierrot, pour qui elle a porté le roman, mais pas très apprécié par Véronique Roland, qui la trouve trop «foisonnante» et «grandiloquante».

1.b. Les journaux nationaux

Malgré le fait qu'Ananda Devi ne soit pas si présente que cela dans la presse, elle a tout de même été mentionnée dans plusieurs journaux nationaux, que ce soit La Croix, Le Monde, ou encore L'Humanité. Ils traitent autant de sujets sur l'actualité nationale qu'internationale. Ils sont vendus dans toute la France, et touchent donc un très grand public.

Au fil de leurs livres, l'une comme l'autre déconstruisent l'image de carte postale que le public français peut se faire de l'île Maurice. En cette rentrée, toutes deux se sont attachées à conter l'enfance au féminin, toutes deux ont situé leurs récits loin de leur île natale, dans des sphères très inspirées par leurs origines indiennes.

Cette influence est sans ambiguïté dans *Le Rire des déesses* puisque l'histoire se situe dans une ruelle mal famée d'une grande ville indienne. Parmi les prostituées qui officient dans les pièces insalubres, il y a Veena, la révoltée, et la minuscule fillette qu'elle traîne avec elle. Au commencement, la petite n'est qu'un être sans nom que sa mère, perpétuellement furieuse, aurait voulu voir disparaître.

Le journal La Croix met en avant dans l'article le féministe, en mettant en parallèle deux auteures: Ananda Devi et Natacha Appanah. Le titre de l'article annonce la couleur: «Nathacha Appanah et Ananda Devi, l'enfance au féminin». L'article fait un rapprochement des deux œuvres dans une visée féministe, deux auteures femmes, ayant des origines indiennes, et qui ont écrit sur des petites filles également indiennes. Il y a donc un fort accent sur l'Inde, là où se déroule les deux oeuvres. Le rédacteur de l'article commence par un paragraphe global sur les deux romans, puis détail chacune d'elle. Pour *Le Rire des déesses*, il donne d'abord un résumé, puis son avis sur l'œuvre. L'avis est positif. Il souligne, comme les deux magazines spécialisés, la plongée dans les bordels indiens, «l'une comme l'autre déconstruisent l'image de carte postale que le public français peut se faire de l'île Maurice.» Ce sont ensuite les femmes qui sont mises au coeur de l'article.

« **Le Rire des déesses** » : **Ananda Devi** délivre les Indiennes

Gladys Marivat

La romancière mûrit ce roman depuis une rencontre à Calcutta avec des prostituées, et la vision de pèlerins hindous en transe dans le Gange souillé.

Mince est la paroi qui sépare la fatalité
du rire salvateur et solidaire des déesses
dans ce roman qui frappe tel un bloc de
révolte imperturbable.

Le journal Le Monde est considéré comme le national payant le plus lu et diffusé sur le territoire français. Il publie un article sur *Le Rire des déesses* le 28 août 2021, qui est mis à jour le 6 septembre. L'article présente d'abord l'auteure, ainsi que son autre roman *Manger l'autre*, qui met déjà déjà en exergue notre rapport au corps. Le journal met ensuite dans son article l'accent sur la création du roman *Le Rire des déesses*, en abordant notamment le voyage à Calcutta effectué par Ananda Devi, et la colère qui l'a traversée lorsqu'elle s'est rendu compte du sort des femmes dans un pays très religieux. Cela passe d'abord par le ressenti d'Ananda Devi, avec beaucoup de citations de l'auteure: «C'est quelque chose qui m'interpelle et que je continue d'explorer. Parce que la foi aveugle aboutit aux intégrismes, et parfois au fondamentalisme terroriste.» Puis, l'article se clot sur une petite analyse et un résumé du roman. Encore une fois, l'article, bien que centré majoritairement sur l'auteure, est très positif. Il valorise le style d'écriture d'Ananda Devi, ainsi que le message qu'elle souhaite véhiculer dans son roman:

«Un puissant bouquet de sensations et d'émotions contraires nous saisit dès l'abord du Rire des déesses.»

«De l'enfermement à la libération, le nouveau roman d'Ananda Devi trace, dans une prose sensorielle et splendide, un sillon d'espoir pour des femmes que leur pays condamne à une vie de misère et d'assujettissement.»

Les armes aiguës de celles qui vivent dans l'impasse

Muriel Steinmetz

Le roman d'Ananda Devi fait également l'objet d'une bonne critique le 2 septembre dans le journal L'Humanité. Le titre de l'article est assez évocateur quant à ce qui est mis en valeur: la puissance des femmes, et leur côté guerrière avec le terme «armes». L'article commence par un résumé de l'oeuvre, un peu plus développé que dans les journaux vus précédemment. Vient ensuite une description de l'auteure, et cela se finit par une petite analyse de l'oeuvre. Le style d'écriture d'Ananda Devi est salué par Muriel Steinmetz, qui note la plongée au coeur de l'Inde, et les petites descriptions du paysage indien, notamment au marché, mais également pendant le pèlerinage, qui prend la moitié de l'oeuvre. Le pèlerinage est en effet un passage qui choque, car comme le fait remarquer Muriel Steinmetz, tout le monde peut y participer: «pèlerins, mais aussi les marchands, merciers, rémouleurs, fripiers, les sadhus et les enfants pauvres», mais il n'y a aucune peine pour ses prostituées qui doivent les suivre, et n'ont aucun droit de purification. L'article de L'Humanité se finit sur une courte conclusion de l'oeuvre:

«Le Rire des déesses vous emporte dans un mouvement sans fin où brûle la folie des hommes et de l'Inde. Voilà un texte à l'hospitalité amère, offerte à des femmes justicières, qui décident, au nom d'une petite fille, de secouer le joug de la tradition dans un éclat de rire»

Nom de la source

Le Point.fr

Type de source

Presse • Presse Web

Périodicité

En continu

Couverture géographique

Nationale

Provenance

France

Ils n'ont pas eu de prix, et alors ? Dix livres à ne pas rater

Par Claude Arnaud, Marc Lambron, de l'Académie Française, Elise Lépine, Valérie Marin La Meslée, et Sophie Pujas

Sélectionnés, ou pas, par les jurys de la rentrée littéraire, ces dix romans français et étrangers nous ont emballés. À s'offrir, à offrir.

Cet article est totalement différent de ceux présentés précédemment, car il ne se concentre pas sur Ananda Devi et son roman, mais place ce dernier dans une liste de livres à découvrir. Il s'agit de l'article publié dans le magazine Le Point le 24 novembre 2021. L'article s'intitule *Ils n'ont pas eu de prix, et alors ? Dix livres à ne pas rater*, ce qui interpelle beaucoup. Il a été rédigé par 5 personnes, dont 2 de l'Académie française, Claude Arnaud et Marc Lambron, ce qui est signe de qualité des informations et des recommandations. L'article commence avec un rappel du nombre de livres qui sont sortis cette année, 521, ce qui est énorme. Un choix de 10 livres a été fait parmi des œuvres françaises et étrangères. *Le Rire des déesses* fait partie de ces 10 livres, ce qui montre que malgré qu'il n'ait pas reçu de prix au moment de l'article, il est tout de même d'une grande qualité. Ce qui est mis en avant est le côté «roman au féminin», et le fait qu'il puisse parler autant aux femmes mauriciennes qu'aux femmes du monde entier. L'écriture de l'auteure est encore une fois mise en avant, décrite comme poétique. Egalement, le roman montre un quotidien dans lequel « Rien n'est tout blanc, tout noir. »

Nom de la source

Jeune Afrique (site web)

Type de source

Presse • Presse Web

Périodicité

En continu

Couverture géographique

Continental

Ananda Devi : « Marcher dans la rue, pour une femme seule, c'est être en danger »

Mabrouck Rachedi

Rencontre avec l'auteure d'origine mauricienne, qui publie simultanément deux livres, « **Le rire des déesses** », un roman qui dénonce le patriarcat toxique qui sévit en Inde, et « Deux malles et une marmite », une autobiographie lumineuse qui revient à la source de son besoin d'écriture.

Le dernier article que je vais analyser est tout récent, puisqu'il a été publié le 22 janvier 2022. Il a été publié dans le journal Jeune Afrique, qui est un hebdomadaire panafricain publié par Jeune Afrique Media Group. L'article prend également la forme d'une interview, mais qui mentionne 2 oeuvres d'Ananda Devi, *Le Rire des déesses* et *Deux malles et une marmite*. La conversation démarre sur une réflexion sur le patriarcat, autant dans l'oeuvre que dans la société indienne actuelle. En effet, comme il est dit dans l'article, l'Inde est le pays qui recense le plus de viols. Aussi, selon Ananda Devi, ce patriarcat peut s'étendre au monde et est très actuel: «On pourrait remplacer Shivnath par un Weinstein, par exemple, pour lui offrir un miroir occidental. Il y a ceux convaincus d'avoir pour eux le droit absolu, et que tout leur est dû. Et il y a ceux qui, à chaque instant de leur vie, qu'ils soient Noirs ou femmes ou hors des normes hétérosexuelles ou physiquement ou mentalement différents, doivent négocier leur place, doivent se frayer un passage, doivent justifier leur présence, doivent faire acte d'excuse pour leur seule existence.» On en vient rapidement à la psychologie des personnages et la relation qu'ils entretiennent. La complexité de la relation entre Chinti et Shivnath est relevée, car l'enfant n'est pas si innocente, et cherche aussi à manipuler Shivnath pour sortir de la misère. Mabrouck Rachedi évoque ensuite les personnages féminins, qui sont des marginalisés. Dans sa réponse, Ananda Devi répond que le point commun entre toutes ces femmes, c'est qu'elles sont considérées comme des objets: «Elles sont vues comme des corps : des corps à posséder, des corps à dévorer, des corps à utiliser, des corps qui ne s'appartiennent pas.» Puis, le journaliste et l'auteure parlent de la religion, qui est une source de conflit, et ne valorise pas du tout la femme. Cet article finit sur l'Inde comme lieu de prédilection des oeuvres d'Ananda Devi. L'article aborde donc les thématiques principales de l'oeuvre, le patriarcat, la place de la femme, et les relations entre les personnages.

La presse nationale est unanime, le roman d'Ananda Devi est une véritable réussite. Le style d'écriture d'Ananda Devi est grandement mise en avant, par la façon dont elle décrit l'Inde et plonge le lecteur au coeur des bordels, mais aussi dans le développement de la psychologie des personnages et des grands thèmes choisis. Les personnages féminins également, qui prônent la diversité, sont fortement appréciés des journalistes et des critiques. Il n'y a pratiquement aucun avis négatif sur ce roman à la prose poétique, et qui appelle les femmes du monde à montrer leur véritable puissance pour mettre fin au patriarcat.

1.c. Les journaux régionaux

Pour la presse régionale, je n'ai trouvé qu'un seul article. Je vais l'analyser, mais je n'ai malheureusement aucun point de comparaison.

FRANCE Littérature Culture

"Ce livre est sorti d'une colère": Ananda Devi nous parle de son nouveau roman "Le Rire des déesses"

Le Rire des déesses, dernier roman de l'auteure mauricienne Ananda Devi, est un texte magnifique qui nous emmène dans une Inde où les femmes n'ont pas voix au chapitre.

Alain Maestracci • Publié le 15/10/2021 à 15:50, mis à jour le 15/10/2021 à 15:47



ps://www.nicematin.com/ville/france

© LE DIRECT

17:55 Prof de français et rappeur, Yass Sogo dévoile le superbe clip tourné à Nice de "Clartés pourpres"

17:15 Un casting pour trouver les prochains acteurs de la série inspirée de la vie de Brigitte Bardot à Saint-

Var-matin est un quotidien régional français basé à Toulon. Il appartient au groupe Nice-matin, dont le journal a publié le même article sur Ananda Devi le 15 octobre. L'article présente d'abord l'auteure, puis, contrairement aux autres articles, part sur une interview avec Ananda Devi. Dès le chapô on parle d'un «texte magnifique». L'interview parle surtout de l'Inde et des personnages évoqués par l'auteure. Ce sont d'abord les swami, puis les proxenets, les doms, et les hijras. Cet article ne fait aucune critique de l'oeuvre, que ce soit négatif ou positif, mais seulement la mention de «beau texte», qui montre que le journaliste Alain Maestracci a tout de même apprécié l'oeuvre.

2. La presse audio-visuelle

Ananda Devi n'est pas très présente dans la presse audio-visuelle. J'ai tout de même trouvé quelques vidéos qui parlent de son oeuvre ou sur lesquelles elle apparaît. Ce sont des vidéos trouvables sur la plateforme youtube.



PARIS

Rentrée littéraire Grasset 2021 : Ananda Devi - Le rire des déesses

La première vidéo est publiée le 10 juin 2021 par la maison d'édition Grasset, dans le cadre de la Rentrée littéraire de septembre 2021. Ananda Devi y parle de son nouveau roman. Elle évoque ses inspirations, et comment elle a vu les prostituées suivre le pèlerinage pour se faire un peu plus d'argent. Cependant, les prostituées ne restaient que des objets de plaisirs pour ces hommes qui avaient le droit à la rédemption mais pas elles. Cette vision a fait naître la colère chez Ananda Devi, et elle a ressenti le besoin de le mettre par écrit. C'est comme cela que sont d'abord nées les trois personnages féminins. Veena est une prostituée, mais aussi une battante. Chinti est une enfant intelligente, mais très secrète. Sadhana est une transsexuelle qui vient d'une communauté mystifiée mais aussi marginalisée. Vient ensuite Shivnath, le swami qui devient amoureux de Chinti, et la kidnappe, «Il se construit une sorte de mascarade.» Il emmène Chinti pour la consacrer à Bénarès, ce que refusent les femmes de la Ruelle. Le pèlerinage a pour but de sauver Chinti, mais aussi de se venger de Shivnath.

Le rire est ce qui réunit les femmes dans ce roman, et ce chemin qu'elles parcourent va leur redonner l'envie de rire pour de vrai, de toute leur âme.



Payot - Marque Page - Ananda Devi - Le rire des déesses

158 vues • 15 oct. 2021



1



JE N'AIME PAS



PARTAGER



ENREGISTRER



Le roman est ensuite mentionné dans l'émission «Marque Page», présentée par la librairie Payot. La vidéo est publiée le 15 octobre 2021. L'émission présente des coups de coeurs, et le roman d'Ananda Devi est celui d'Océane Bouchaut. Elle parle de ce qui lui a plû dans ce roman. Ce sont de véritables éloges qui transparaissent à travers cete interview.

«La lecture de ce roman a vraiment provoqué en moi un coup de poing. C'est un livre qui hurle littéralement.»

«un discours d'acceptation de soi»

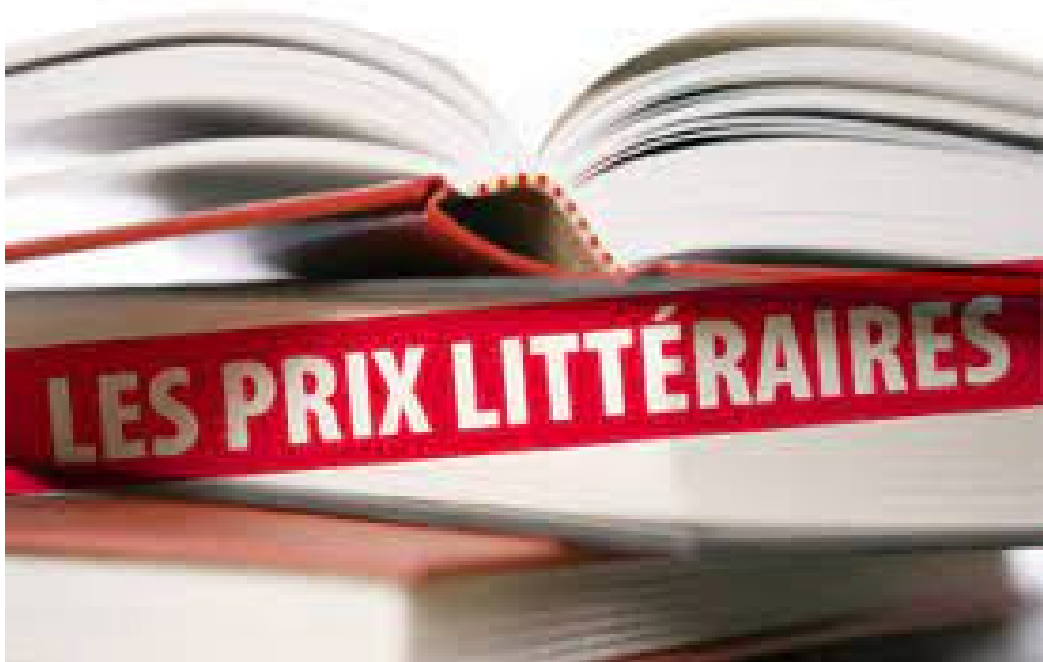
La lecture d'un passage de l'oeuvre a suivi cette critique.

Les articles de presse se ressemblent beaucoup en général. Ils commencent par la bibliographie de l'auteur, et enchaînent sur un résumé et une analyse. Certains grands thèmes reviennent dans toutes les critiques: la religion, la place de la femme et la pèlerinage. On peut remarquer que tous les articles, sauf Culture-tops, ont des avis très positifs sur l'oeuvre, que ce soit dans les magazines spécialisés, les journaux régionaux, et les journaux nationaux.

Cependant, l'enfermement physique et morale qui se brise au cours du roman n'est pas beaucoup mentionné. Comme dit plus haut, le style de l'auteur est énormément mis en avant, de par la description du paysage, ou celle des personnages. Aussi, plusieurs articles mentionnent les inspirations d'Ananda Devi, et notamment son voyage à Calcutta, et la colère qui s'en est suivi.

Les prix et les sélections

Le roman d'Ananda Devi a été sélectionné pour le prix Fémina 2021, et faisait partie de la 2ème sélection avant d'être éliminé. Cependant, le 2 décembre de la même année, *Le Rire des déesses* remporte la 6^{ème} édition du prix Fémina des Lycéens. On peut également noter qu'il avait été sélectionné pour le prix littéraire Le Monde.



Sitographie

Magazines spécialisés:

FERNIOT Christine, Télérama, *Le Rire des déesses Ananda Devi*, 21.08.21, n° 3736, p.38

ROLAND Véronique, Culture-tops, *Le Rire des déesses*, 08.12.21 [en ligne], URL: <https://www.culture-tops.fr/critique-evenement/romans/le-rire-des-deesses>

Journaux nationaux:

ARNAUD Claude, LAMBRON Marc, LEPINE Elise, MARIN LA MESLEE Valérie, PUJAS Sophie, Le Point, *Ils n'ont pas eu de prix, et alors ? Dix livres à ne pas rater*, 24.11.21, n°202111

JANICOT Stéphanie, La Croix, *Nathacha Appanah et Ananda Devi, l'enfance au féminin*, 01.09.21

MARIVAT Gladys, Le Monde, «*Le Rire des déesses*»: *Ananda Devi délivre les indiennes*, 28.08.21

RACHEDI Mabrouck, Jeune Afrique, *Ananda Devi : « Marcher dans la rue, pour une femme seule, c'est être en danger »*, 22.01.22

STEINMETZ Muriel, L'Humanité, *Les armes aiguës de celles qui vivent dans l'impasse*, 02.09.21, p.19

Journaux régionaux

MAESTRACCI Alain, Var-matin, «*Ce livre est sorti d'une colère*»: *Ananda Devi nous parle de son nouveau roman «Le Rire des déesses»*, 15.10.21

Presse audio-visuelle

Editions Grasset, *Rentrée littéraire Grasset 2021 : Ananda Devi - Le rire des déesses*, 10.06.21, Youtube: https://www.youtube.com/watch?v=gBSsapSi_Vk

Payot, *Ananda Devi - Le rire des déesses*, 15.10.21, Youtube: <https://www.youtube.com/watch?v=vEiOn4QBeRA>